

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [239]- 322 p.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X

(A checkmark is present in the 18X column.)

LES
Annales Térésienues

PUBLICATION MENSUELLE

VII^e ANNÉE - 10^e LIVRAISON

JUIN 1893



MONTRÉAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

7^{me} ANNÉE — JUIN 1893 — 10^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

MM. JOSEPH ET ALPHONSE SÉGUIN, PRÊTRES, NOTES BIOGRAPHIQUES.—LE PATRIOTISME CHRÉTIEN, SERMON.—UNE FIN D'ANNÉE SCOLAIRE, ESQUISSE DE MŒURS ÉCOLIÈRES.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—ECHOS DE L'ACADÉMIE.—TABLE DES MATIÈRES DU 7^{ème} VOLUME.

MM. JOSEPH ET ALPHONSE SÉGUIN, PRÊTRES

NOTES BIOGRAPHIQUES

A deux ans d'intervalle, malgré la différence d'âge qui les séparait, voilà ces deux frères réunis dans la mort : je veux les réunir aussi dans ces pages que je consacre à leur mémoire.

Ils étaient nés à Rigaud, l'un le 13 décembre 1827 ; l'autre, le 28 octobre 1842. L'aîné, Joseph, après avoir commencé ses études au collège de Montréal, vint les continuer et les terminer au collège de Sainte-Thérèse, dans la maison de M. Ducharme. Il fut l'un des vingt-cinq qui prirent, en 1842, la *petite soutane* des jeunes séminaristes. Pendant ses études théologiques, il professa

les classes de grammaire et de littérature. Il y obtint de tels succès qu'on eût voulu l'attacher au collège ; mais lui crut que Dieu l'appelait ailleurs. Ordonné prêtre le 3 août 1851, il fut vicaire à Vaudreuil, puis curé à Saint-Louis de Gonzague et à Verchères. En 1873, il fut appelé à l'évêché par Mgr I. Bourget, nommé chanoine de la cathédrale et investi des fonctions d'archidiacre. Il apporta aux affaires un tact, un sens droit et pratique qui lui eurent bientôt gagné l'estime et la confiance de tous. Quand le chapitre dut se dissoudre à la suite des difficultés financières de l'évêché, M. J. Séguin retourna à sa paroisse de Verchères dont il aimait le site au bord du grand fleuve et où il retrouvait une retraite tranquille avec un théâtre déjà familier à son zèle.

C'est là que la mort est venue le frapper, non le surprendre, le 19 juillet 1891, après un an de la plus douloureuse maladie. Les funérailles furent célébrées le 22 juillet par Mgr l'archevêque de Montréal, au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles, hommage légitime rendu à la mémoire de ce prêtre éminent.

En revenant à Verchères, M. J. Séguin s'était donné tout entier au soin de sa paroisse, sans se désintéresser toutefois des affaires générales du diocèse. Il était homme de conseil. On connaissait la sûreté de ce jugement qui savait mesurer toute la portée d'un acte, saisir toutes les conséquences d'un principe. Son opinion était de celles qui s'imposent par l'appréciation juste, modérée, impartiale des hommes et des choses.

Cette belle intelligence était servie par le talent de l'écrivain. M. J. Séguin a écrit des pages, rédigé des documents où l'on ne voit pas son nom, mais où l'on reconnaît bien l'auteur à l'élévation de la pensée et à l'élégance du style.

Il eut toujours, du reste, un goût prononcé pour les études littéraires ; il y occupait ses loisirs. Il entreprit même, dans ses dernières années, d'écrire un traité complet de littérature pour les religieuses de son pensionnat de Verchères. La mort ne lui laissa pas le temps de remplir le programme qu'il s'était tracé ; mais le premier

volume de l'ouvrage, le seul qui ait été publié, n'est pas moins remarquable par la justesse, la précision et la clarté des préceptes que par l'abondance et l'heureux choix des modèles. Ce traité restera parmi les meilleurs du genre pour former nos jeunes filles à cet art d'écrire simplement, qui cherche avant tout ses moyens de plaire dans la vérité de la pensée, le naturel du sentiment, la propriété des termes et la correction de la phrase.

Un style simple qui n'exclut point l'élégance et la noblesse était celui que M. J. Séguin aimait pour les élèves de nos pensionnats. Aussi était-ce bien chez lui, selon le mot de Buffon, l'homme lui-même, c'est-à-dire un type de l'ancien clergé, le type du prêtre qui sait allier la modestie avec le mérite, la réserve avec l'enjouement et la bonne humeur, l'aisance et l'affabilité avec la distinction des manières, la dignité avec la condescendance. Un tel prêtre ne pouvait manquer d'être vénéré et aimé de tous ceux qui l'ont connu : c'est dire combien il fut regretté.

M. le chanoine Séguin fut une des plus belles figures du clergé canadien. S'il s'est trouvé moins en vue que bien d'autres, c'est que l'œuvre d'un curé, si grande qu'elle soit en elle-même, ne s'étend guère au delà des limites d'une paroisse et que, à distance, elle échappe même au regard. Telle fut l'œuvre principale de M. J. Séguin. Il l'a faite avec amour et dévouement, sans regarder au travail et à la peine ; mais il l'a faite simplement, sous le regard de Dieu, sans se soucier de la louange humaine, sans se demander si le théâtre où il était placé lui suffisait pour donner toute la mesure de son talent. Aussi cet humble curé s'est dérobé à l'attention publique par les côtés les plus brillants de sa riche nature. Ce n'est guère que dans l'intimité pour un cercle restreint de connaissances et d'amis qu'il s'est révélé tout entier, avec cet ensemble de qualités qui font les hommes supérieurs et permettent d'arriver à tout, même aux fonctions les plus élevées de l'Église ou de l'État.

A l'âge de 13 ans, M. Alphonse Séguin vint commencer ses classes à Sainte-Thérèse dont son frère aîné lui avait montré le chemin. Sans être brillantes, ses études furent sérieuses et solides. La piété le prédestinait à l'état ecclésiastique. En y entrant, il passa au grand séminaire de Montréal pour y faire son cours de théologie. Ordonné prêtre le 8 septembre 1867, il fit son vicariat à Saint-Jean et à Verchères. Les qualités qu'il révéla dans l'exercice du ministère le signalèrent bientôt à l'attention des supérieurs. Au mois d'avril 1871, il fut choisi pour être le missionnaire et le guide des zouaves qui, à leur retour de Rome, s'en allaient fonder la colonie de Piopolis en pleine forêt sur les bords du lac Mégantic. Après six mois de labeurs et de privations, il revint au vicariat de Verchères, mais pour être nommé presque immédiatement à la cure de Saint-André d'Argenteuil. Là, il réussit à construire une nouvelle sacristie, à restaurer et agrandir l'église, et à fonder une desserte pour les catholiques de Lachute perdus au milieu de la population protestante.

Au mois de décembre 1875, M. A. Séguin fut transféré à la cure de Sainte-Cunégonde où un champ plus vaste mais plus laborieux s'ouvrit à son zèle. Sainte-Cunégonde n'était encore qu'un faubourg très modeste de Montréal, avec une population d'environ 2,000 âmes et un territoire formé en grande partie de champs vagues. Mais c'était l'époque où l'émigration affluait des campagnes. Sainte-Cunégonde en recevait une large part et grandissait à vue d'œil. De tous côtés s'ouvraient des rues nouvelles qui se bordaient de maisons. Il y avait dans cette ville naissante les éléments et comme les matériaux d'une grande paroisse : pour les mettre en œuvre, M. Séguin fut l'homme envoyé par la Providence!

Il arrivait avec l'ardeur et l'entrain de la jeunesse. Il apportait à sa tâche une activité infatigable, une volonté forte et tenace dans ses desseins, des vues larges, un coup d'œil sûr autant que hardi, un esprit d'initiative capable de créer des ressources comme d'exploiter celles qui existaient.

Aussi, sous l'impulsion de cette main puissante, on vit naître et se développer à Sainte-Cunégonde toutes les œuvres qui sont les organes de la vie paroissiale. Jusquelà, une vieille fabrique à deux étages, située sur la rue Delisle, avait servi d'église : bientôt, sur la place de l'ancien marché, site choisi pour la nouvelle église, on vit les fondations sortir de terre, puis un vaste soubassement s'ouvrir au culte ; puis en peu d'années, les murs s'élever et recevoir leur toiture, enfin l'église tout entière apparaître dans ses belles proportions et sa décoration artistique. Les écoles se transformèrent : l'école des garçons devint une académie sous la direction des Frères des Ecoles chrétiennes ; les Sœurs de Ste-Anne ajoutèrent à leur externat un pensionnat splendide. Le presbytère construit d'abord fut jugé insuffisant : un autre le remplaça plus spacieux, plus commode, résidence telle que les paroissiens pouvaient et devaient l'offrir à ce curé si bien méritant. Il restait encore à M. A. Séguin d'ouvrir un asile aux pauvres, aux infirmes, aux orphelins de sa paroisse : ce fut l'œuvre principale de ses dernières années, celle qui absorba la meilleure part de sa sollicitude, celle qui reçut par son testament le meilleur gage d'une charité active et dévouée au delà même du tombeau.

Si occupé qu'il fût par ces œuvres extérieures, M. A. Séguin se donnait aussi au soin des âmes. Il était au confessionnal, en chaire, chez les pauvres, dans les écoles, au chevet des mourants, partout où l'appelaient les devoirs de la charge pastorale. Il entretenait et activait la piété chrétienne dans les congrégations qu'il avait fondées, celle de la Ste Vierge pour les hommes et les jeunes gens, celle des Enfants de Marie pour les jeunes filles, celle de Ste-Anne pour les mères de famille, enfin la confrérie du saint Rosaire et l'Union de prières pour les deux sexes.

En même temps, il était l'âme du progrès matériel dans sa paroisse. Son esprit public et son entente des affaires lui avaient acquis un tel ascendant que ses idées s'imposaient même au conseil de ville. C'est à cette

influence, à cette haute direction que Sainte-Cunégonde doit en grande partie la forte organisation et la prospérité que nous lui voyons aujourd'hui.

Telle fut pour M. A. Séguin, l'œuvre de ces dix-sept années. Elle épuisa ses forces comme elle absorba son travail. Dès 1891, il se sentit défaillir. Quelques mois de repos lui rendirent assez de vigueur pour qu'il pût se remettre au travail. Il semblait même avoir retrouvé, au commencement de 1893, toute son activité première, quand il tomba comme un brave au champ d'honneur. A la suite d'une retraite laborieuse où il s'était fait remarquer par son assiduité au confessionnal, il fut pris soudain, dans la soirée du 26 février, d'une fièvre violente. Dès l'abord les symptômes les plus alarmants se manifestèrent et laissèrent peu d'espoir aux médecins. Pour lui, en face du danger, après avoir mis ordre aux affaires de la terre, il s'orienta doucement du côté de l'éternité. Il vécut plus de deux mois encore dans un affaissement profond où les forces de l'esprit comme celles du corps allèrent déclinant de jour en jour. Il expira le 19 mai au matin.

Monseigneur Lorrain, confrère de classe du défunt, officia aux funérailles. Mgr l'archevêque assistait au trône; le clergé remplissait le chœur, les fidèles encombraient la nef de l'église. Toute la paroisse était là, témoignant assez par sa présence, ses prières, ses larmes, de son deuil et de ses regrets.

Térésien fidèle, M. A. Séguin nous avait donné, à l'époque de notre incendie surtout, des preuves non équivoques de son dévouement à l'*Alma Mater*. Nous gardons de lui un souvenir plein de reconnaissance.

Pour moi, au jour des funérailles, je cherchais en vain, sur ce cadavre, les traits de cette figure fraîche, épanouie, sémillante que j'avais sous les yeux il y a trente ans, dans ma classe de seconde. Hélas! si tôt flétrie, cette jeunesse! si tôt épuisées, sa force et son ardeur!... Mais, celle-là du moins a tenu toutes ses promesses. Dans ce prêtre dont j'embrassais en ce moment toute la carrière, je retrouvais bien l'élève que

j'avais connu et aimé: l'élève sérieux, appliqué au travail, ferme et constant dans le devoir. . . Et je louais Dieu, en admirant cette carrière si tôt brisée et pourtant si pleine d'œuvres et de mérites, silongue en sa brièveté!

A. NANTEL, Ptre.

LE PATRIOTISME CHRÉTIEN

SERMON PRONONCÉ, LE 27 JUIN 1893, A L'ÉGLISE NOTRE-DAME
DE MONTRÉAL PAR MONSIEUR SILVIO CORBEIL,
PRÊTRE, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE
AU SÉMINAIRE DE SAINTE-
THÉRÈSE

Mementote operum patrum quæ
fecerunt in generationibus suis, et
accipietis gloriam magnam et no-
men æternum.

*Souvenez-vous de vos pères et de
leurs œuvres; imitez-les, et vous
vous ferez un nom glorieux et
éternel.*

I Mach. II, 48-50.

Le fidèle et vaillant soldat de Dieu, Mathathias, était parvenu au terme de sa glorieuse carrière. En mourant, il léguait à ses fils héroïques un nom impérissable et une guerre difficile, mais juste et sainte. "L'heure du châ-timent, disait-il pour enflammer leur courage et provo-quer leur confiance, l'heure du châ-timent, de la ruine et du courroux céleste a sonné. Enfants bien-aimés, per-sévères dans le zèle de la loi; sacrifiez votre vie pour maintenir le testament de vos aïeux. Souvenez-vous de vos pères et de leurs œuvres; imitez-les et votre gloire sera grande et votre souvenir immortel."

Héritier de la pensée et de la guerre paternelles, Judas le Machabée prenait le commandement de l'armée fidèle, puis s'animant de l'esprit de leurs pères, le valeureux chef et ses guerriers brisaient l'impie despotisme des Séleucides, vengeaient l'injure et l'humiliation d'Israël,

relevaient leur patrie dans la liberté, rendaient au culte divin son premier honneur, et laissaient, à leur mort, un nom glorieux et éternel. Le souvenir des ancêtres et la bénédiction de Dieu les avaient transformés tous en héros et en martyrs.

Mes frères, en cette solennité funèbre qui tient vos âmes recueillies et ouvertes aux pensées vertueuses et aux saintes exhortations ; en ce jour de pompe lugubre où l'Eglise pleure ses deuils et ceux de la patrie, honore d'un même amour et de mêmes larmes les citoyens morts fidèles à leur pays et à leur foi, l'Eglise vous redit opportunément la leçon du premier livre des Machabées : "*Mementote operum patrum que fecerunt in generationibus suis.*" C'est, en effet, un soin pieux, filial et salutaire de garder religieusement le souvenir des ancêtres et leurs nobles travaux. Leurs actions magnanimes entraînent dans les sentiers généreux de la vie les âmes défaillantes de leurs fils. Aussi bien quelle nation n'a pas ses luttes, renouvelées avec les siècles, et partant, quelle nation ne sent la nécessité de s'élever au robuste vouloir que réclament les luttes, par la pensée des exemples antiques ? Le peuple canadien lui aussi, depuis qu'il existe, n'a guère connu la paix ; et la génération présente, menacée d'hostilité nationale, entamée par le démon de la mollesse et de la discorde, a souverainement besoin de ces "leçons vivantes" du passé et de leur salutaire entraînement.

C'est pourquoi, arrachez-vous, mes frères, à vos soucis quotidiens et même aux joies, aux enivrantes dissipations de ces jours solennels. Oubliant le présent et l'avenir, portons-nous au passé avec nos cœurs et nos esprits. Contemplons nos pères dans leurs héroïques labeurs sur terre et dans leur repos glorieux au ciel.

Mais avant d'évoquer les figures vénérées et rayonnantes de ces fortes générations, méditons la vertu généreuse qui les a soutenues et sanctifiées au temps des épreuves et des combats : je veux dire le patriotisme chrétien. Apprenons aujourd'hui quelle pureté, quelle énergie et quelle plénitude cette vertu puis dans l'Eglise de Dieu.

I

L'Eglise honore le patriotisme comme un ouvrage de Dieu.

Mes frères, après la passion religieuse et la piété filiale ou paternelle, le patriotisme est dans le cœur de l'homme le sentiment le plus légitime, le plus pur et le plus généreux. Loin de nous cette philanthropie mensongère qui, sous prétexte d'humanité, veut renverser les frontières des nations, et qui, sous prétexte de fraternité universelle, prétend abolir les patries terrestres ! Non, nous n'acceptons pas cette doctrine. " L'obligation de s'entr'aider, disait saint Augustin, est égale dans tous les hommes et pour tous les hommes. Cependant, comme on ne peut également les servir tous, on doit s'attacher principalement à servir ceux que les lieux et les temps et les autres conjonctures (j'explique : la foi, les intérêts et les frontières) nous unissent d'une façon particulière."

Certes, s'il est une chaire, une autorité qui enseigne, crée et nourrit l'amour du genre humain avec un contagieux héroïsme, c'est bien l'Eglise catholique, divine institution ! Mais l'Esprit-Saint lui a enseigné, par d'illustres exemples, combien le patriotisme est légitime et sacré. Ouvrons les livres inspirés et lisons quelques-unes de leurs pages émues.

Là-bas, à Babylone, aux rives de l'Euphrate, les enfants des Hébreux font le deuil de leur patrie. Ecoutez les lugubres accents des exilés : " Nous nous sommes assis sur les fleuves de Babylone et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos instruments de musique aux saules des rivages. Chantez, disaient nos vainqueurs, chantez-nous de ces cantiques de joie que vous chantiez dans Sion. Hélas ! infortunés que nous sommes, comment chanterons-nous les hymnes sacrés dans une terre étrangère ? O Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite soit mise en oubli ; que ma langue s'attache desséchée à mon gosier, si je t'oublie, ô Sion."

Cependant une image plus auguste encore du patriotisme éploré se présente ; un exemple encore plus divin

d'une patriotique désolation nous est donné. Jésus lui-même, le Sauveur et le céleste modèle, aima son pays comme un bon citoyen et pleura ses suprêmes infortunes. L'avenir s'ouvrant à ses regards prophétiques, le Christ considère l'ingratitude inouïe de sa patrie et son implacable destinée ; son esprit frémit, ses entrailles s'émeuvent et Jésus se lamente à haute voix : "Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule, tendre mère, renferme ses petits sous ses ailes ! (Luc, XIII.) Hélas ! bientôt viendra un temps funeste ; tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; tes enfants périront écrasés sur le sol ; tes murailles et le temple saint tomberont ; il ne restera pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée." (Luc, XIX ; Mat. XXIV.)

Mes frères, dépositaire fidèle et zélée de l'esprit et de la mission de Jésus-Christ, l'Eglise se fait un devoir et une gloire de relever en l'homme l'ouvrage divin ; et c'est Dieu, elle le sait bien, qui a mis au cœur du citoyen l'amour de son pays, comme aux entrailles de l'homme le culte de son Créateur, et l'amour de la famille dans l'âme de l'enfant. D'ailleurs le patriotisme, n'est-ce pas un amour formé de toutes ces pures affections ? la patrie, n'est-ce pas ce je ne sais quoi d'incénarrable, comprenant dans une inviolable synthèse toutes les choses paternelles, *res patriæ*, le ciel et le sol de nos aïeux, leurs foyers et leurs autels, leur langue et leurs lois, leur illustration passée et leurs espoirs glorieux ?

Pour nous, Canadiens, combien légitime est cet amour patriotique ! Qu'elle est belle et noble ma patrie, et sa terre et son peuple !

La vallée du Saint-Laurent est l'héritage que Dieu lui a légué dans sa munificence. Les étrangers la regardent avec envie. Elle est si majestueuse dans ses eaux, si pittoresque et grandiose dans l'encadrement azuré de ses montagnes et dans la décoration séculaire de ses forêts, si plantureuse et parfumée dans ses campagnes, si

salubre et variée dans ses saisons. Son peuple est né au milieu d'inouïes merveilles et fut conservé par des miracles. Quatre fois Dieu frappa d'impuissance les essais de colonisation française, afin que notre berceau ne fût ni déshonoré par l'infamie, ni souillé par un faux culte : tant le ciel exigeait qu'ils fus-ent purs, dignes et nobles les ancêtres du peuple canadien ! Pour tremper leurs âmes de courage et de foi, Dieu fit grandir leurs générations au milieu de lutttes incessantes. Enfin, par sa conduite paternelle la Providence unit indissolublement chez nous le foyer et l'autel, la parole et la foi ; par là elle enfanta sur cette terre d'Amérique un peuple libre, fier, catholique et français. Que dirai-je encore ? La bénédiction céleste s'épancha sur nos pères comme sur la race prédestinée d'Abraham, et maintenant, ô Canada, objet de la prédilection divine, tu fais un peuple choisi dans une terre de promesse, ô Canada, mon pays, mes amours !

L'Église purifie, confirme le patriotisme.

“ Il n'y a rien de plus sociable que l'homme par nature, écrit saint Augustin, ni rien de plus intraitable, de plus insociable que l'homme par corruption.” En effet, les divisions nationales, les trahisons et les spoliations, les meurtres et les âpres vengeances, en un mot, toutes les iniquités qui ravagent et outragent le patriotisme, ont leur foyer fécond dans les passions. Pour enchaîner et même étouffer ces funestes fureurs de l'âme, l'Église, de par la volonté de Dieu, plus que tout gouvernement, si bien établi soit-il, possède une merveilleuse efficacité.

Sans doute, la nature, même déshéritée de la grâce, a produit d'illustres dévouements. Les Léonidas et les Aristide, les Décius, les Fabricius et les Régulus se sont immortalisés par leur patriotisme extraordinaire. Dieu l'a voulu ainsi pour se glorifier lui-même. Il nous manifeste par là la perfection de ses œuvres. En effet, ô Dieu, quelle était l'excellence de votre créature dans son intégrité primitive, puisque, même vulnérée par le péché, elle est capable encore de si nobles actions ! Eclairés, cependant, mes frères, par l'histoire et l'expérience

personnelle, reconnaissez la loi générale de l'humanité déchuë; là où la religion n'est pas, là où s'étiôle et décline le sentiment religieux, l'homme succombe à l'égoïsme, et ce fatal démon l'entraîne à toutes les iniquités. Cette vérité brille avec une splendeur d'évidence à tout regard réfléchi. Un penseur renommé, H. Taine, l'a professée. Ses graves paroles sont un précieux hommage rendu à l'Eglise: "Il (le christianisme) est encore.... la grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même.... pour l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et aux sacrifices.... Le vieil Evangile.... est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social."

L'Eglise confirme le patriotisme et consacre en le surnaturalisant l'amour naturel de la patrie. Le catholique aime son pays surnaturellement. Il le voit entre les mains de Dieu comme un illustre coopérateur aux œuvres divines. Je vous donne ici l'enseignement de la foi catholique. Il est des vocations pour les peuples, comme il en est pour les individus. Le Christ a reçu les nations en héritage: *Tui sunt cœli et tua est terra; orbem terrarum et plenitudinem ejus tu fundasti.* (Ps. 88.) Il les conduit souverainement à leur fin qui est la gloire de Dieu son Père. Pour atteindre cette fin suprême, cependant, le Christ honore les peuples de missions spéciales. En leur imposant avec ces vocations des devoirs particuliers, il leur donne de publiques et glorieuses aptitudes. Et ainsi, par l'harmonieux concours de l'action des peuples et du fait divin, s'accomplissent les décrets éternels sur le genre humain. Ainsi, tous les événements mémorables sont sous la main inévitable du Seigneur: tous les conseils humains servent à ses infaillibles volontés, et l'histoire des peuples n'est plus que le récit des gestes de Dieu dans le siècle présent: *Dominus narrabit in scripturis populorum et principum.* (Ps. 86.)

Notre peuple, mes frères, nous le savons, a sa haute mission, et nous aimons davantage la patrie canadienne. Nous sommes un peuple apostolique. "Notre mission,

dans cette terre du Canada, est de protéger la foi et la civilisation chrétiennes et de répandre la vie intellectuelle, morale et religieuse parmi les races qui s'y rencontrent. Si l'idéal *social chrétien* doit se réaliser un jour dans l'Amérique anglaise, cette gloire appartiendra à la race canadienne-française. Cette immortelle destinée n'est pas trop élevée pour un peuple né de la France et de l'Église. ”

II

L'Église consacre l'amour de la patrie comme un sentiment généreux et légitime, et le confirme en le défendant des passions qui l'outragent, et le consacre en le divinisant par la foi à la mission providentielle des nations.

Entrons maintenant dans les champs de l'histoire nationale et recueillons, pour nous édifier au bien, de mémorables exemples. Levez-vous, peuple d'outre-tombe; mânes révéérés des aïeux, soyez présents à nos discours et à nos regrets. Pères de la patrie, vos enfants vous rendront leurs pieux devoirs, leurs respects sincères et persévérants. Oh ! qu'elles sont dignes de mémoire éternelle ces générations passées ! Combien elles ont honoré la patrie par l'héroïsme et par la justice de leur vie !

Le patriotisme religieux, par ses sacrifices ; le patriotisme civil, par ses dévouements ; le patriotisme militaire, par ses courageuses batailles, ont consacré à jamais de grands noms et posé sur le front auguste de la patrie la splendeur d'une triple auréole. Arrêtons nos regards ravis sur ces groupes variés et donnons-leur l'éloge mérité.

Le sacerdoce canadien a bien mérité du pays par ses sacrifices. Il s'est fait le serviteur dévoué de la patrie. Un de vos hommes d'État lui rendait récemment cet hommage : “ Le clergé a compris sa mission et il a su l'accomplir sans forfanterie, sans ostentation et sans même attendre de la reconnaissance humaine un retour

mérité à tant de titres. Le clergé n'a pas manqué au peuple dont Dieu l'a établi et le guide et le père. Il veilla sur son berceau ; il sanctifia ses premiers pas par le sang des martyrs. Au temps de l'abandon suprême de la mère patrie et de la noblesse, lui ne déserta pas son poste d'honneur. Le peuple était abreuvé d'opprobres et d'injures, le clergé participa au douloureux calice. Avec le peuple qu'il aimait, il voulut être riche ou pauvre, et si avec le siècle qui se faisait meilleur, il lui vint quelque richesse (toutefois peut-on ainsi nommer le superflu médiocre d'une vie frugale et modeste ?), ces biens acquis furent sacrifiés aux intérêts nationaux. Les séminaires et les collèges, les maisons de charité, des hommes publics arrachés par la protection sacerdotale à l'ignorance et à l'obscurité témoignent avec éclat de la libéralité du prêtre." " Les œuvres du clergé, disait encore l'honorable ministre que je citais tout à l'heure, les œuvres du clergé sont là devant nous. Elles sont écrites en lettres ineffaçables sur tous les coins de notre pays, aux sources de nos grands fleuves, au fond de nos vieilles forêts." Formé à l'école des Laval, des Briand, des Plessis et des Bourget, le prêtre comprit que la patrie, c'était, ici, la société des choses divines et humaines. Aussi, voulut-il la prospérité matérielle de son pays comme le progrès et l'affermissement de l'Eglise ; il combattit pour les libertés nationales, comme pour les droits sacrés de l'Évangile. Les injures de la patrie l'émurent d'indignation aussi bien que l'outrage à la foi catholique, car l'orgueil national agite son âme non moins que le zèle apostolique. Ah ! l'âme du prêtre brûla toujours de la flamme d'un vrai et généreux patriotisme. L'ambition des Laval, des Plessis et des Bourget et de leur clergé, leur patriotique ambition fut de faire du peuple canadien, une nation glorieuse devant la chrétienté et la première sur cette terre d'Amérique par la culture de l'intelligence et la noblesse du cœur.

Le patriotisme civil eut aussi ses manifestations splendides. Sous la domination française Champlain et Maisonneuve brillent d'une gloire pure. Ils furent des

patriotes achevés. Pendant vingt ans, trente ans, battus par d'incessants orages, ils demeurèrent invincibles. Sans fléchir jamais, les fondateurs de nos villes, Québec et Montréal, soutinrent les efforts réunis de la nature et des hommes : la mer et ses ennuis et ses périls, l'indifférence des gouvernements, l'abandon des protecteurs, les concurrences perfides, les hostilités des barbares Iroquois, et leurs attaques ouvertes, et leurs surprises meurtrières. Que la postérité garde fidèlement leurs noms bénis !

Dirai-je maintenant les gloires du parlement canadien ? Dans la première moitié de ce siècle, des gouvernants, ennemis implacables de notre race, faisaient peser sur nos pères un joug despotique. Par la perfidie ou la violence, on prétendait enlever à nos pères leur langue et leur foi, et par là les flétrir. Des luttes ardentes s'engagèrent. Eh ! avec quel éclat se déclara dans ces temps calamiteux l'amour de la patrie, et que cette passion fut féconde et sublime dans son épanouissement.

Pour défendre le peuple opprimé, il se leva tout à coup une phalange d'hommes publics, résolus, sages, indomptables. La prison ni la confiscation, ni mille autres traitements indignes ne purent briser les athlètes de l'arène parlementaire. Acclamons les défenseurs des traditions nationales, les Bourdage, les Papineau et les Bédard, les Blanchet, les Panet et les Taschereau, les Viger, les Morin et les La Fontaine.

Mes frères, elle est excellente et royale, vous le savez, la dignité de l'homme d'Etat, mais aussi combien grave le devoir qui lui incombe ! O mon Dieu, donnez à la patrie des hommes publics ; il en est déjà dont elle se glorifie, mais donnez-les à mon pays et plus nombreux et plus accomplis. Entendez ma pensée, mes frères, écoutez cet enseignement. Je vous disais tout à l'heure que Dieu honore les peuples de missions spéciales et leur impose des devoirs particuliers. J'ajoute : tout peuple jeté hors sa destinée passera par de douloureuses révolutions et se brisera fatalement comme fait la locomotive qui déraile. Il lui faut coopérer docilement à l'œuvre providentielle : sa prospérité est à ce prix. Il n'est

point de victoire conte Dieu. L'homme public magnanime qui prétend à gouverner le vaisseau de l'Etat doit donc s'appliquer à connaître les destinées de son peuple et à faire conspirer les forces sociales à l'accomplissement de ses destins éclatants. Or, Dieu a fait le peuple canadien français et catholique : c'est l'enseignement de l'histoire, et Dieu veut qu'il demeure catholique et français dans l'épanouissement de sa vie nationale.

Déplorons donc le malheur de notre âge : l'universel essor vers les biens matériels et les jouissances n'est-il pas frappé au coin d'un sensualisme croissant ? la foi catholique vivifie-t-elle suffisamment l'esprit public de ses pures lumières et de son austère vertu ? N'avons-nous pas à regretter que des hommes d'intelligence et d'autorité attentent au caractère national en fomentant parmi nos populations l'esprit de la libre pensée, en divisant les forces publiques et particulièrement le sacerdoce et l'empire, comme si le prêtre et le laïque n'étaient pas enfants aimés et dévoués de la même patrie, et la source féconde, par l'union, de son progrès et de son bonheur ! Mes frères, la patrie canadienne est de par la volonté de Dieu catholique et française ; c'est donc le vœu du ciel, c'est le besoin et l'intérêt de la nation que ses hommes d'Etat soient foncièrement et pratiquement catholiques et français, car en eux doit s'incarner le génie de la patrie ; et que la presse soit hautement et sincèrement catholique et française, car elle doit être la voix puissante et superbe de la patrie.

Quels reflets éblouissants jette sur notre histoire le patriotisme militaire ! Qu'il est admirable dans ses courageuses batailles, dans ses immolations sanglantes !

Mes frères, la Grèce célèbre Léonidas et les trois cents Lacédémoniens qui, au passage des Thermopyles, moururent pour la patrie. Eh bien ! cette action, toute magnanime qu'elle est, est-elle comparable au mouvement héroïque du peuple entier qui, de 1755 à 1760, se levait chaque année pour mourir sous les armes, plutôt que de voir le sol national souillé par l'étranger, et sa foi outragée par l'impie ? Je vous le dis, les générations

futures exalteront avec un enthousiasme inextinguible ces paysans de 1760, soldats et chrétiens invincibles. Elles crieront avec orgueil : " Vous êtes nos pères ; vous nous avez conçus dans des labeurs héroïques ; vous avez sué une sueur de sang pour nous faire une patrie. Bénis soyez-vous dans vos tombeaux ! " (Michelet).

Non, pour apprendre l'héroïsme, il n'est pas besoin de parcourir les pages glorieuses des annales grecques et romaines. Fixons plutôt nos regards sur nos pères, sur ce peuple canadien, héroïque toujours quand la patrie fut menacée.

Cependant il est des noms qui gardent une splendeur personnelle et dont l'éclat ne se flétrira pas avec les siècles qui s'en vont.

Salut à toi, Montcalm, honneur de la patrie ! Tu souhaitais sauver la colonie ou tomber enveloppé sous ses décombres. Le Dieu des batailles agréa tes vœux. Par de miraculeuses victoires, Dieu, mes frères, illustra la vaillance du marquis et lui envoya une mort glorieuse dans l'effort suprême des Plaines d'Abraham.

Aux jours de la grande tribulation, Montcalm luttait comme un Judas le Machabée ; quand il eut succombé le ciel suscita pour nous un autre Jonathas. Louons ainsi le preux chevalier de Lévis. Lui aussi eut ses qualités éminentes et spécialement l'art de communiquer aux troupes, même fatiguées, la valeur qu'aucun péril n'étonne, l'ardeur généreuse des combats, le zèle, l'enthousiasme de l'honneur ; il ne connut pas la défaite, et quand il lui fallut accepter la capitulation, quand il lui fallut fléchir sous l'inexorable destinée, comme un preux des épopées carlovingiennes, il brisa son épée et brûla ses drapeaux.

Evoquons enfin le nom rayonnant de Salaberry. Il immortalisa le nom de Châteauguay par un prodige. C'était au mois d'octobre 1813. L'éloquence et la poésie ont chanté ce combat héroïque. Animant de sa valeur et soulevant de son audace sereine trois cents voltigeurs canadiens, de Salaberry courait à la rencontre de l'armée ennemie envahissante, foudroyait les bataillons américains et déterminait la retraite d'Hampton et de Wil-

kinson. L'Angleterre reconnaissante les déclarait, lui et ses soldats, "les sauveurs du pays, les héros de Châteauguay."

III

Mementote operum patrum quæ fecerunt in generationibus suis. Souvenez-vous de vos pères et des œuvres qu'ils accomplirent dans leur temps.

Mes frères, mon âme s'enivre d'un légitime orgueil en vous redisant les magnificences de notre histoire. C'est le bonheur insigne de ces grands noms évoqués, d'être, vivants ou morts, l'appui et la décoration de la patrie. Pendant leur vie, ils gardent, ils agrandissent la patrie ; au delà de la tombe, ils la servent encore en lui communiquant leur immortalité. En effet, que de républiques ont péri absolument parce qu'elles furent stériles en esprits et en courages élevés ; et que de villes sont à toujours sauvées de l'oubli, du néant pour avoir produit un héros. Parlerait-on de Sparte ou de Thèbes la Béotienne, si leur sang généreux n'eût donné à l'histoire Léonidas et Lyncurgue, Pindare, Epaminondas et Pélopidas ?

Dieu soit éternellement remercié et béni ! Il prodigua les grandes âmes à la patrie canadienne. Quelque part que nous jetions les yeux, nos horizons historiques s'illuminent, étoilés de noms éclatants. Que nos cœurs cependant ne s'exaltent point d'une vaine et stérile admiration ! Dieu donne à ma parole de n'avoir pas retenti à vos oreilles attentives comme un vain bruit de cymbales. Ecoutez, mes frères, l'exhortation sainte de l'Eglise : *Mementote operum patrum.* Souvenez-vous de vos pères ; entendez l'enseignement de leurs exemples ; imitez-les.

Mes frères, j'ai appris par l'histoire que les sages Egyptiens momifiaient les morts qu'un jugement solennel avait honorés d'un éloge public. Les générations passées, préservées de la corruption sépulcrale par des embaumements et déposées dans de grandioses nécropoles, restaient présentes aux regards de leur postérité. Ainsi la

reconnaissance des enfants envers leurs parents était immortelle, et à la vue des ancêtres, vénérés même dans leur dépouille mortelle, les descendants s'animaient au vertueux accomplissement de leurs devoirs.

Plus heureux que l'antique Égypte, nous ne possédons pas dans de souterraines galeries un peuple de momies insensibles, glacées et muettes ; mais élevant et nos cœurs et nos yeux jusqu'à la " Splendeur des Saints," nous contemplons là-haut, nos aïeux vivants toujours, et glorifiés. Présents à nos solennités par le mystère de la vision béatifique, ils agrément nos hommages, et reçoivent nos vœux.

O vous qui nous avez conquis notre patrie par vos patients labeurs, vos sanglants combats et vos courageuses vies, soyez bénis ! Ombres chères, ombres saintes, ombres glorieuses, Dieu vous a établies sur les murailles de la patrie pour en être les gardiens éternels : "*Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes ; totâ die et totâ nocte, in perpetuum non tacebunt.*" (Is., 62.)—Oh ! que votre intercession auprès du Tout-Puissant, Père et Roi des peuples, soit toujours fervente et exaucée ! Obtenez que la miséricorde divine ne s'épuise jamais à cause de nos crimes, et que la Providence nous entraîne à de chrétiennes et glorieuses destinées. Etouffez chez nous, peuple naissant, les divisions funestes qui y éclatent. Faites-nous respirer vos âmes et vos vertus. Avivez dans nos cœurs le patriotisme chrétien ; que le prêtre et le peuple, le sacerdoce et l'empire s'unissent indissolublement et mêlent dans leur amour patriotique le foyer et l'autel, la nation et l'Église.

Puissent ces vœux s'accomplir ; que la bénédiction de Monseigneur soit l'indice et le gage de ce bonheur.—
Amen.

UNE FIN D'ANNÉE SCOLAIRE, ESQUISSE DE MŒURS ÉCOLIÈRES

Rien de plus intéressant que d'observer la gente écolière à la fin d'une année scolaire. Le *finissant* grave et digne se berce dans les illusions de l'avenir; il est mûr pour le monde, il va partir. L'impression première de ce cœur de vingt ans, est un malaise dont il ne se rend pas bien compte. Plus d'une fois il a soupiré après le jour où il lui serait donné d'en finir avec la vie monotone du collège. Aujourd'hui il y a de la tristesse dans son âme; on ne quitte pas de vieux amis sans éprouver des regrets. Voulant sans doute effacer des fredaines passées, il montre plus d'affection à ses supérieurs; déjà fier de son titre "d'ainé," il aime à répéter à ses jeunes confrères: "Le collège, c'est le beau temps, vous êtes heureux d'avoir encore à vivre sous le toit de l'*Alma Mater*." Et il est sincère; son sourire n'est plus écolier; dans ce demain qui l'attire et le berce d'illusions flatteuses, il lui semble distinguer des nuages apportant l'orage. Voilà pourquoi sa joie est fiévreuse, inquiète. On lui a souvent dit, que dans le "chemin montant, sablonneux, malaisé,

Et de tous les côtés le soleil exposé"

qu'il doit suivre, dans ce monde aux brillantes apparences, pour réussir et faire son devoir, seul désormais, il lui faut soutenir bien des luttes, vaincre bien des passions, déployer beaucoup d'énergie, en s'appuyant sur le travail et la vertu; il le croit. Mais il est brave, son âme de feu est impatiente de sonder cet inconnu mystérieux, il brûle de prendre une part active aux combats de la vie, et il part plus triste que joyeux, mais plein d'ardeur généreuse. Que la réalité ne brise jamais son courage!

Le *rhétoricien* est tout entier aux triomphes du baccalauréat. Partir pour les vacances avec les honneurs de la victoire, recueillir, tout en se reposant, les félicitations que l'on ne manquera pas de lui prodiguer, cela le fait bondir d'aise et de satisfaction. Ce plaisir est d'autant plus grand qu'il voit peut-être dans le lointain miroiter

ses regards le parchemin déployé d'un brevet. Et songez donc ; le voici bientôt comptant au nombre des sages du collège.

L'*humaniste* est plus détaché des choses de la vie. Son cœur, voyez-vous, déborde du feu sacré dont parle le poète. Son imagination galope dans des horizons couleur de rose, et le jugement non encore parfaitement équilibré est obligé de suivre clopin-clopant. Arrête, chemin ! Chapeau bas ! C'est un poète qui passe. Il fait faire gémir la brise dans les branches d'un antique sapin, souffler les autans dans les ruines d'un vieux château, il passe des heures à entendre murmurer le ruisseau, chanter ou babiller les petits oiseaux. Ecoutez-le parlant de Corneille, de Racine, de Lamartine, de Victor Hugo, de Shakespeare, discutant et jugeant sans appel. Ne riez pas. Pour moi, j'aime cet enthousiasme juvénile. Cette âme a quinze ans ; il faut qu'elle épanche quelque part l'ardeur qui la fait tressaillir. Puisses-tu, jeune poète, ne pas vieillir, et voir toujours à tes regards se dérouler un ciel bleu !

Le *versificateur* est plus prosaïque. Les savantes démonstrations du professeur n'ont pu le convaincre de la beauté d'Homère, de Virgile ou de Tite-Live. Il a épuisé contre le grec tous les gros mots de son répertoire. J'en ai connu qui crachaient au visage de leur dictionnaire, pour se venger d'une racine grecque. Durant l'année il a dépensé toute sa mauvaise humeur, en fabriquant de méchants hexamètres, en écorchant Xénophon, Tite-Live. Aussi que lui veut-on avec ce grec et ce latin ? Est-il appelé à déjouer les plans d'un Philippe de Macédoine, à foudroyer un Catilina ? Il faut mieux entendre les intérêts de son avenir. Demain, quittant la culotte pour le pantalon, notre petit philosophe chantera sur un autre ton.

L'élève de *quatrième* n'est pas aussi raisonneur. Après tout, il est content de son sort. Il est tout glorieux de défigurer César, de faire défiler devant vous les quelques mots grecs qu'il a pu apprendre. Travailler au meilleur de sa connaissance, jouer consciencieusement, comme l'on

fait à douze ans, dormir le sourire aux lèvres, c'est là sa manière à lui de vivre. Les mois ont coulé joyeux pour notre espiègle, et content, il part pour dire à sa mère, de son air le plus grave, qu'il sait parler grec.

L'élève de *cinquième* a bataillé toute l'année contre les règles de la grammaire. Pensez donc, il avait devant lui grammaires française, anglaise, latine, grecque. Ce n'est qu'à force d'héroïsme qu'il est parvenu à comprendre tout cela ; il n'est pas sans fierté, il est devenu savant latiniste, il sait écrire, sans trop de fautes, une phrase française ou anglaise ; ses confrères ne l'ignorent point. Pourtant, si grande que soit sa dignité, il l'oublie vite pour courir au foyer paternel avide de baisers et de caresses.

A l'élève de *sixième* quelle joie apportent les vacances ! Son jeune cœur bat vite et bien fort. Depuis dix longs mois il vit loin de son père, de ses frères, de ses sœurs, de sa mère. Au commencement de l'année, déposant un dernier baiser sur son front, sa mère lui disait d'une voix tremblante : " Sois homme, Edouard, travaille bien dix mois, c'est vite passé." Dix mois pour lui, mais c'était pour lui la fin des temps : et demain il va revoir sa mère, non plus au parloir, mais là-bas au foyer de son enfance. Il trépigne d'impatience ; voyez, comme il s'agitote sur son banc, en classe, à l'étude ; en récréation, cris et gambades, expriment la joie débordante de son âme ; à la chapelle il se contient, il prie silencieux, recueilli autant qu'il le peut, mais les grains de son chapelet courent plus vite entre ses doigts. Jésus écoutant sa prière naïve et distraite doit sourire. Durant l'année, il a su déposer cette timidité, cet air embarrassé qu'ont les nouveaux venus dans un collège ; il a maintenant l'allure dégagée d'un collégien. Cœur ouvert, esprit espiègle, et il ne sait pas encore pleurer. Va, jouis, enfant, de tes premières vacances sous le regard de Dieu.

Pour nous, professeurs, nous jouissons de votre bonheur mais non sans éprouver de l'ennui et quelque tristesse. Vous partez, et nous vous aimions.

J. L. A. SAURIOL, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

1er juin, Fête-Dieu. — Le mois du Sacré-Cœur de Jésus ne peut s'ouvrir sous des auspices plus favorables : c'est aujourd'hui la Fête-Dieu, la fête de la reconnaissance et de l'amour envers l'adorable mystère de l'Eucharistie. Pour exprimer publiquement à l'aimable Jésus de nos tabernacles, et nos adorations ferventes, et nos remerciements pieux, et nos réparations nécessaires, et nos suppliantes réclamations, l'Eglise a jugé expédient d'établir une solennité spéciale, la fête du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *festum Corporis Christi*, selon le langage liturgique : ranimons notre foi au dogme consolant de la présence réelle (*mysterium fidei*) ; enflammons notre charité à l'égard de Celui qui nous aima jusqu'à l'excès, " jusqu'à la folie," comme s'exprime saint Augustin, traduisant la parole de l'Évangéliste saint Jean : *in finem dilexit eos*.

Cette solennité de la Fête-Dieu qui, d'après un indult du souverain pontife et le dispositif de Monseigneur l'archevêque ne comporte plus, pour notre province, que l'obligation d'entendre la messe, nous l'avons encore célébrée, cette année, à Ste-Thérèse avec la pompe habituelle : grand'messe à 10 heures, sermon, vêpres et salut solennels. Daigne Jésus-Hostie agréer nos hommages volontaires, et allumer de plus en plus dans nos cœurs la divine flamme dont le sien brûle pour nous, jour et nuit, sur nos autels !

Procession, 11 juin. — Le dimanche, 11 juin, jour de la solennité du Sacré Cœur, nous faisons, dans la partie sud du village, la procession du très saint Sacrement, qui n'a pu avoir lieu dimanche dernier. Aujourd'hui, la température est encore bien indécise. Nous nous avançons sous la menace réitérée de la pluie, ce qui nous oblige de hâter le pas et de faire un peu vite, quoique bien, chant et cérémonies.

Fête des jeux, mardi et jeudi, 6 et 8 juin. — C'est tous les mardis et jeudis de chaque semaine la fête des jeux, me direz-vous, puisque durant ces deux jours — *cedant*

arma togæ — un temps considérable est employé à reposer l'esprit des combats de la veille et à fourbir ses armes pour les luttes du lendemain. Une fête spéciale des jeux, cependant, n'est pas sans à-propos dans nos collèges : elle honore et manifeste le talent des joueurs ; elle consacre une exigence impérieuse dans la vie de tout homme d'étude ; elle stimule l'ardeur et le bon vouloir des élèves à s'adonner aux exercices corporels, dont la nécessité sera toujours sans conteste.

Il nous a donc été donné d'assister à une fête des jeux, cette année, *une fête en plein air*, comme on le disait. Elle dura deux jours, les 6 et 8 juin, pour la raison bien simple que le premier jour elle n'eut pas lieu : le mauvais temps l'en empêcha.

Une telle fête ne va pas sans son programme, le succès en dépend. Un programme, agrémenté d'un brin de réclame (c'était dans le ton,) avait donc été dressé. Il promettait beaucoup. Qu'on en juge :

I. — Joûte à la " grande-thèque. " Courses burlesques — Concours athlétiques. Amusements divers — II. — Grande parade militaire : manœuvres, passes d'armes, exercices gymnastiques par les cadets térésiens. III. — Magnifique répertoire musical : morceaux de fanfare, chansons nationales ; orphéon, etc. IV. — Illumination du bocage. — Sièges spécialement réservés, etc., etc.

La fête, grâce au zèle des organisateurs, eut du succès ; les différentes parties du programme furent bien remplies, à l'exception cependant des sièges réservés (notre rôle d'historien nous oblige de le constater) dont un bon nombre demeurèrent *très spécialement réservés*. La faute, il va sans dire, en est au public. — Les organisateurs méritent nos félicitations.

Je dois dire ici que les élèves ne jouent plus au *base-ball*, mais à la *grande-thèque* ; ce qui n'ôte rien au plaisir du jeu, et rend hommage à notre langue, et justice à la France, puisque les Américains lui ont volé la *grande-thèque* pour en faire leur *base-ball*. *Cuique suum*.

Revue militaire, 7 juin. — Les exercices militaires, qui ont lieu depuis trois semaines sous la direction du sergent Gilmour, sont couronnés, ce soir, par une grande revue présidée par le major Roy, du département de la Milice. Nos jeunes soldats reçoivent des félicitations pour leur bonne tenue et la précision de leurs mouvements.

Promenade à l'île, 15 juin. — Ce matin, nous irons nous prom... promener dans l'île ! après un petit pèlerinage à l'oratoire de S. Joseph. Départ à 9½ heures, sous les feux d'un vrai soleil de juin qui allonge la marche, mais fait mieux goûter la fraîcheur de l'ombrage sur la rive fleurie des Mille-Iles. Là, repos délicieux, causeries pleines d'un avant-goût des vacances, repas champêtre sur l'herbette, chansons d'écoliers, jeux de thèque. . puis le retour et le soir d'un beau jour, avec la fatigue aux jambes qui prépare un si bon sommeil.

Compositions du baccalauréat, 17 et 19 juin. — Ont conservé les $\frac{2}{3}$ des points et au delà : Matthieu Bernard, Philémon Cousineau, Zéphirin Nepveu, Eugène Lefebvre, élèves de *Philosophie* ; Joseph Mignault, André Fauteux, Chs Edouard Marchand, Bernard Gaudet, Louis Boileau, Omer Lorrain, Alfred Julien, Zénon Alarie, Joseph Morin, Henri Longpré, Paul Roy, Conrad Chaumont, élèves de *Rhétorique*.

Rapport académique. — Dimanche, le 18 juin, l'Académie St-Charles a donné le rapport de ses travaux annuels, et distribué les palmes aux élèves qui avaient, durant la présente année scolaire, conquis les grades de candidats et d'aspirants.

Candidats : Bernard Gaudet, élève de *Rhétorique* ; Noël Fauteux, Alphonse Taillefer, élèves de *Seconde* ; Cléridan Lafortune, Arthur Gauthier, élèves de *Troisième*.

Aspirants : Alfred Langlois, Aquila Gratton, élèves de *Quatrième* ; Lionel Groulx, Gédéon Rochon, Joseph Hurtubise, Alfred Emery, Ernest Bernier, élèves de *Cinquième*.

M. le supérieur félicita les nouveaux lauréats et compléta le rapport donné par le président, en exprimant la

satisfaction que lui avaient causée les membres de l'Académie St-Charles par leur esprit de travail et leur zèle à atteindre le but que se propose leur belle société.

Examen du second semestre. — L'examen oral du second semestre a eu lieu dans toutes les classes les lundi, mardi et mercredi, 19, 20 et 21 juin. Le résultat en a été proclamé dans la soirée du mercredi en présence des professeurs et de quelques prêtres étrangers, parmi lesquels se trouvait M. l'abbé Proulx, curé de St-Lin et vice-recteur de l'université Laval à Montréal. M. le supérieur déclara que l'examen avait donné un résultat satisfaisant et félicita les élèves qui avaient obtenu une excellente note. Il proclama ensuite les noms des bacheliers ès arts et ès lettres et fit connaître quels étaient les élèves qui avaient mérité les prix d'honneur décernés au travail et l'application par les honorables Ouimet et Nantel. En *Philosophie*: Philémon Cousineau ; en *Rhétorique*: Bernard Gaudet ; en *Seconde*: Alphonse Taillefer ; en *Troisième*: Arthur Gauthier ; en *Quatrième*: Alfred Langlois ; en *Cinquième*: William Kennedy ; en *Sixième*: Zéphirin Filion.

La veille de la sortie, 21 juin. — Le mercredi, dans la veillée du 22 juin, après un court pèlerinage, une visite d'adieu à l'oratoire de S. Joseph, nous nous réunissons dans la salle des *grands*, où les élèves de *philosophie* et nos musiciens nous convient à une soirée intime de littérature et de musique. Les choses se font tout simplement, il n'y a pas de programme. M. S. Corbeil, professeur de *rhétorique*, y fait représenter quelques scènes historiques qu'il a composées sous le titre : "Le Bivouac aux plaines d'Abraham, 1759," ce qui fournit l'occasion aux acteurs de donner quelques chansons canadiennes et françaises.

Deux élèves de *philosophie*, Henri Ledoux et Eugène Lefebvre, prirent la parole sur les deux sujets d'usage "la patrie" et "les adieux."

Nos musiciens jouent de la fanfare et donnent une intéressante saynète intitulée : "Le photographe et le gendarme."

M. le supérieur, répondant aux bonnes paroles pronon-

es par les élèves finissants, exprime les émotions profondes que nous fait éprouver le départ définitif de plusieurs d'entre eux. Il dit les consolations qui nous fortifient à cette heure de la séparation : elles reposent sur les espérances que nos jeunes gens nous laissent entrevoir : ils iront nous rendre ce témoignage que leurs huit années passées au séminaire n'ont pas été nulles et ne seront pas de nulle valeur au point de vue de leur avenir et des services qu'ils sauront rendre à leur pays.

Monseigneur Routhier et Monsieur Proulx, qui se trouvaient dans l'assistance, voulurent bien adresser quelques paroles.

Mgr Routhier exprime le plaisir que lui donne cette soirée et renouvelle l'assurance de son dévouement à l'*Alma Mater*. Rappelant qu'il a été autrefois directeur dans cette maison, il fait l'éloge des anciens élèves qui lui ont rendu douce cette rude tâche. Il mentionne en particulier le nom de l'honorable J. A. Ouimet, ministre des Travaux Publics, lequel devrait être avec lui ce soir et s'est trouvé empêché par une indisposition. Il ose dire ce que la modestie de l'honorable ministre l'aurait obligé de taire, qu'il fréquente comme autrefois sa chambre pour les *mêmes fins* qu'autrefois. Il tient à rappeler ce détail aux élèves qui s'en vont dans le monde, où l'on a encore plus besoin qu'au collège de la confession fréquente.

Après quelques paroles flatteuses à l'adresse de Mgr Routhier, M. Proulx venge nos collèges des accusations portées contre eux. On leur reproche de ne point enseigner la langue française : si notre langue a pu se conserver dans ce pays, c'est grâce à nos collèges, où l'on a toujours suivi le système traditionnel de l'éducation française. D'où sont sortis nos écrivains, si ce n'est de nos collèges ? On dit que cette éducation est trop vieille ; mais on ne tue pas les vieux. Il faut améliorer seulement ce qui est susceptible d'amélioration, et l'on peut constater qu'on est déjà sur la voie de ce progrès désiré : il se fait une évolution, non une révolution, qui n'est ni nécessaire ni désirable. Du reste, nos petits révolutionnaires ne

sont pas nombreux et ils ne sont pas dangereux, laissez-les aboyer... Ils veulent faire table rase de ce qui existe pour mettre à la place, ils ne savent trop quoi... Il faut un système d'éducation adapté au genre français qui se développe surtout par l'étude de la philosophie, de l'histoire, de la littérature. Le système de nos collègues étant celui-là, gardons-le en l'améliorant... On dit que nos études ne sont pas pratiques : c'est faux. La preuve en est que nos Canadiens sortis de nos collèges sont, quand ils veulent l'être, des hommes pratiques qui réussissent à l'égal des étrangers dans les carrières ouvertes à leurs talents... On veut séparer le prêtre et le laïque. C'est vouloir, Messieurs, diviser la famille, et vouloir que nos prêtres ne soient pas vos enfants, vouloir que vos intérêts ne soient pas ceux du prêtre, je dis vos intérêts, non seulement spirituels, mais temporels ; car le prêtre n'est étranger à aucun des intérêts du pays, à aucun des mouvements nationaux... Vous, jeunes gens instruits, allez défendre dans le monde ces grandes idées qui sont le gage de force et de stabilité de la patrie canadienne.

Distribution des prix, 22 juin.—Rien d'utile et d'agréable comme d'avoir un chemin de fer à sa porte, excepté toutefois le jour d'une distribution des prix. A pareil jour en effet, il faut faire un peu comme le train : à la vapeur et se donner garde de trop embrasser ; car qui trop embrasse mal étreint, ou manque son train, soit dit sans calembour. Donc, ce matin, à 8 heures, distribution des prix sans aucune interruption, puis chant d'adieu cantate de la fin de l'année : *Là là là, nous voilà*. Et voilà tout.

A 9½ heures précises, départ des élèves, qui pour Montréal qui pour Ottawa, qui pour St-Jérôme. Adieu, beau collège qui se vide en un instant. Et nous voilà seuls, bien seuls. Eux, s'éparpillant dans toutes les directions, sont envolés au nid maternel. Nous les voyons s'éloigner non sans regrets ces enfants auxquels nous sommes attachés, et leur excellent cœur nous a prouvé que nous ne les aimions pas en vain. Qu'ils soient heureux sous le

toit paternel, pendant leurs deux mois de vacances, qu'ils y jouissent d'un repos nécessaire, mais nous le leur répétons avec l'Apôtre, qu'ils se réjouissent, qu'ils se reposent toujours dans le Seigneur : *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete.*

N. B. — La rentrée des élèves aura lieu le mardi, 5 septembre.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE JUIN

PARFAITEMENT BIEN

A. David, E. Lefebvre, S. Lonergan, J. Roussil,
A. Ethier, A. Ouimet, S. Guillet, A. Charet, E. Lauzon,
J. Filiatrault, A. Graton, A. Langlois, T. Martin,
Z. Potvin, P. E. Rochon, J. B. Bertrand, W. Kennedy,
L. Bélanger, E. Coursol, Z. Filion, E. Hébert, J. Kimp-
ton, E. Labelle, A. Messier, S. Ouimet, G. H. Piché,
Alf. Ouimet.

TRÈS BIEN

A. Benoit, P. Cousineau, H. Deschambault, S. Gascon,
E. Groulx, A. Laplante, Z. Nepveu, C. Racine, Z.
Alarie, A. Blondin, O. Chaumont, H. Longpré, J. Lor-
rain, O. Lorrain, P. Mignault, P. Roy, A. Brosseau,
J. de Lamothe, A. Graton, V. Joannet, C. Lacasse,
L. Lapointe, A. Papineau, E. Dubois, J. Lesage,
J. Pagé, C. Breton, D. Chaumont, A. Demers, E. Des-
jardins, E. Deslauriers, O. Boyer, Z. Dupras, A. Emeri,
J. Hurtubise, F. Laurendeau, R. Lauzon, E. Longpré,
F. Bigras, A. Bouvrette, A. Chamberland, J. de Lamo-
the, A. Demers, A. Desroches, G. Faucher, J. Ouimet,
A. Dion, A. Labelle.

PRESQUE TRÈS BIEN

J. Beaulieu, J. Forget, E. Lauzon, H. Ledoux, A.
Nantel, S. Barrette, A. Fauteux, L. Graton, A. Lalonde,
A. Sauvé, A. Taillefer, A. Valois, M. Brunet, A. Clai-
roux, A. Gauthier, A. Ste-Marie, L. Dubois, D. Filia-
trault, J. Labelle, E. Bernier, E. Carrière, S. Cloutier,

E. Coursol, N. Desjardins, L. Groulx, D. Lalande, C. Lauzon, J. Lavigueur, G. Rochon. E. Bélair, J. Desjardins, J. Gauthier, Z. Graton, J. Guénette, R. Millette, Al. Nepveu, E. Prévost, O. Chartier, F. Filion, Al. Labelle, W. Hurtubise, C. Beaulieu, C. Curry, C. Gascon.

ECHOS DE L'ACADÉMIE

L'ALMA MATER ET SES ENFANTS. — A NOS CONFRÈRES FINISSANTS QUI PARTENT POUR LE MONDE.

L'Alma Mater. — Vous vous envollez donc, jeunes âmes que j'ai nourries depuis si longtemps du pain de la vérité et dont j'ai éteint l'ardente soif aux sources pures de l'idéal chrétien. Vous quittez le sein de votre mère pour entrer dans une autre vie, dans la vie réelle.

Mais que répondrez-vous, enfants, lorsque le monde vous dira : "L'Eglise n'est pas pour nous, enfants d'un siècle fort. L'Eglise se meurt ; demain . . . elle ne sera plus. Ne nous astreignons point aux sévères caprices d'une vieille qui radote. Les peuples se sont émancipés et les temps d'ignorance et d'erreur sont passés. Les principes modernes, voilà ce qui doit sauver le monde ; voilà la lumière vers laquelle il nous faut marcher pour atteindre le bonheur et la prospérité."

A ce langage, enfants, que répondrez-vous ?

Les enfants. — Le cœur chargé de tristesse à la vue de ces malheureux égarés, nous passerons tout droit ; car leur langage est séducteur, et leur coupe empoisonnée attire les lèvres. Fermes, nous marcherons dans la voie où nos pères ont marché et nous dirons plus fort : Nous croyons, oui, nous croyons à l'Eglise, nous croyons à ses dogmes et nous croyons à sa perpétuité.

L'Alma Mater. — Enfants, ne craignez-vous point la tempête qui noircit l'horizon ? Avez-vous vu ces sombres nuages d'impiété et de scandale au ciel jadis si pur de notre pays ?

Avez-vous entendu ces paroles de sarcasme et d'injures qu'on a osé lancer contre le clergé ? On vous a raconté cet attentat contre l'autorité épiscopale.

Enfants, ne craignez-vous point ?

Les enfants. — Nous ne craignons point ! Nous espérons plutôt ! Tu nous l'as souvent répété : Notre patrie ne périra pas. Rejeton de la fille aînée de l'Eglise, elle porte en son sein le germe d'une vie indestructible. Elle doit accomplir en Amérique la mission accomplie par la France en Europe. Et c'est notre clergé qui la guidera dans cette croisade. Non, nous ne craignons point, nous espérons plutôt.

L'Alma Mater. — Et que ferez-vous, enfants, lorsque vous verrez, dans ce monde où vous allez, la haine de tout ce qui est beau, noble et grand ? Dieu est méprisé ; l'Eglise est détestée, son pontife est persécuté.

L'injustice heureuse passera devant vous le front levé, poursuivant le juste et rançonnant le pauvre. Et vous, enfants, que ferez-vous ?

Les enfants. — Nous aimerons, mère, tout ce qu'il faut aimer : Dieu, l'Eglise et le prochain. Nous défendrons les droits du faible contre le fort, et nous n'agissons point par un sordide amour de l'argent.

Voilà ce que nous ferons dans ce monde où nous allons, car tu as déposé en nous trois trésors que nous ne perdrons pas : la foi que rien n'ébranle, l'espérance qui ranime, la charité qui console.

L'Alma Mater. — Allez, braves enfants, vous qui possédez ces trois trésors que vous ne perdrez point. Allez, et puissent la foi, l'espérance et la charité vous acquérir au ciel la couronne des élus !

J. A. NANTEL.

ADIEU ! — Cher *Académicien*, la main me tremble d'émotion, en t'ouvrant pour la dernière fois, journal aimé, cahier de souvenirs. Tu possèdes une partie de mon âme, les meilleures inspirations de ma vie littéraire.

Quand la fleur, au printemps, dans les fraîcheurs du matin et les douces lumières de l'aurore, monte sur sa tige et s'épanouit, brillante et parfumée, un enfant délicat la cueille pour en décorer le bouquet maternel. Ainsi, cher *Académicien*, quand mon cœur remué et fécondé

par une émotion exquise, donnait quelque fleur de littérature, si modeste qu'elle fût, je la cueillais avec amour et la confiais à tes feuilles fidèles, journal bien-aimé !

Je croyais — et cette illusion m'était délicieuse — je croyais ajouter quelque parfum et quelque couleur aux bouquets littéraires si variés, si riches que mes confrères de l'Académie composaient et cachaient sous tes plis, ô précieux cahier !

Puisse Dieu te sauver de toute destruction ! Il me ferait tant plaisir de te relire un jour. Que le ciel te défende de la poussière de l'oubli qui déshonore, de la moisissure d'un séjour humide qui flétrit, des flammes de l'incendie qui ravagent ou anéantissent.

Je te ferme pour la dernière fois.

Adieu, cher *Académicien*, puisses-tu obtenir l'immortalité !

EUGÈNE LEFEBVRE,
Président.

21 juin 1893.

Après l'orage

Ils sont passés les jours d'orage,
Puissent-ils ne plus revenir !
Le ciel est si beau sans nuage,
Quand le gros temps vient de finir.

Le nautonnier reprend courage,
Respire d'aise et de plaisir.
Il s'élançe vers le rivage,
Déployant sa voile au zépher.

Il en est ainsi de notre âme
Quand la paix revient l'habiter ;
Réjouie, elle aime à chanter.

Et trouvant ce qu'elle a perdu :
Plaisir doux, rêve inattendu,
Elle renouvelle sa flamme.

ANDRÉ FAUTEUX.

TABLE DES MATIÈRES DU 7^e VOLUME

SEPTEMBRE

	PAGES
A nos lecteurs.....	1
Mgr Labelle, souvenirs.....	2
La guerre sainte, pensées pour les élèves	16
Echos des vacances	18
Lettre de Bretagne.....	23
Petite chronique.....	25
Notes du mois.....	29
Places de semaine.....	30

OCTOBRE

M. J. I. Graton, ptre, notes biographiques	33
Chez le Pape (extrait du journal de M. Proulx).....	42
Lettre de Bretagne (suite et fin).....	45
Souvenirs du 5 octobre 1881.....	50
Petite chronique.....	55
Notes du mois	62
Places de semaine.....	63
Propos d'écoliers	66

NOVEMBRE

Visite de l'honorable G. A. Nantel. Adresse et discours... ..	69
Pensées de novembre.....	80
Echos de la St-Charles.....	82
Petite chronique	89
Notes du mois.....	94
Places de semaine.....	95
Le dernier des Télémaques.....	98
Propos d'écoliers.....	100

DÉCEMBRE

Un collégien d'autrefois.....	101
Scènes de la vie sauvage (M. le juge Routhier).....	104
Le Lac des Bois (poésie du P. Lord).....	109
Le temple de Dieu, sermon.....	111
A propos d'industrie laitière.....	122
Notes du mois.....	125
Places de semaine.....	126
Propos d'écoliers.....	129

JANVIER, 1893

Le premier de l'an, rêveries et souvenirs.....	133
La dernière visite au collège (poésie du P. Lord).....	141
M. le juge Routhier, orateur. — Etude littéraire.....	144
Lettre de Rome	149
A propos de Renan, note.....	152
Petite chronique.....	152
Notes du mois.....	156
Places de semaine.....	157
Propos d'écoliers.....	160

FÉVRIER

Le jubilé pontifical.....	165
M. le juge Routhier, orateur (suite).....	166
A Montmartre, impressions de pèlerinage.....	173
A propos d'un livre.....	178
Petite chronique.....	180.
Notes du mois.....	183
Places de semaine.....	184
Propos d'écoliers.....	187
Nécrologie. — Edouard Martineau.....	188
A l'Académie — Hommage à Léon XIII.....	190

MARS

Les soldats de la Papauté (poésie de M. Coupal).....	197
Lettre de Rome.....	202
Comment on devient missionnaire — Récit.....	307
Petite chronique.....	211
Notes du mois.....	215
Places de semaine.....	216
Propos d'écoliers.....	219

AVRIL

A propos d'histoire.....	225
Deux Térésiens — Souvenirs de collège.....	236
Petite chronique.....	247
Notes du mois.....	254
Places de semaine.....	254

MAI

Un missionnaire du Zambèze.....	257
M. le juge Routhier, orateur (suite et fin).....	260
Le baccalauréat, souvenirs.....	263
In memoriam — M. L. Turcotte, ptre.....	271
Petite chronique.....	272
Notes du mois.....	280
Places de semaine.....	281
Echos de l'Académie.....	283
Propos d'écoliers.....	284

JUN

MM. Joseph et Alphonse Séguin — Notes biographiques..	289
Le patriotisme chrétien, sermon.....	295
Une fin d'année, esquisse de mœurs écolières.....	308
Petite chronique.....	311
Notes du mois.....	317
Echos de l'Académie.....	318
Table des matières du 7e volume.....	321

Les *Annales Térésienues* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre Dame, Montréal.